

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 56. 10/22 Décembre 1855.

Esquisses de la littérature grecque moderne.

(Voir Livraison 46 et 47.)

—ooo—

Il n'est pas du tout étonnant que le peuple grec, opprimé depuis quatre siècles, et privé des bienfaits de la civilisation qui l'avaient fait primer dans le monde, ait voulu s'approprier de nouveau les connaissances que d'autres nations ont héritées de lui, avant de prétendre y ajouter beaucoup du sien. On doit même lui tenir compte et de sa prudence et de sa retenue, bien que des ouvrages de la nature de ceux qui marquent son mouvement intellectuel depuis le jour de son affranchissement, ne constituent pas une littérature originale et proprement

dite. Ils portent bien moins l'empreinte de l'individualité du peuple qui les a produits, que celle des circonstances qui les ont fait naître, et témoignent que le génie national des Grecs pliait sous l'esprit des temps, qui était celui de l'utilité publique.

Cependant il y a des facultés de l'âme qui, lorsqu'elles existent, n'attendent pas d'être cultivées pour se développer. L'imagination brille souvent de tout son éclat au milieu des ténèbres mêmes de la barbarie, et la poésie s'épanouit sous tous les cieus et dans toutes les atmosphères. On serait bien en droit de croire les Grecs modernes destitués des plus belles qualités de leurs ancêtres, et de voir en eux les restes impurs de quelques hordes barbares, deshéritées de la nature, si l'esclavage avait complètement étouffé chez eux ce génie poétique qui avait étonné le monde ancien, si le nouveau souffle de la liberté n'en avait allumé dans leur âme aucune étincelle. Mais ils ne méritent pas ce reproche. Sur leur sol imprégné de sang et couvert de ruines, sur cette terre profondément remuée par le travail de la régénération, la fleur de la poésie a cependant trouvé moyen d'éclorre, bien qu'elle n'y rencontrât pas les conditions propices pour s'épanouir dans tout son éclat.

Cette poésie des tous premiers jours de renaissance ne peut être celle d'un peuple qui, comme les Grecs d'autrefois, s'exalte de la conscience de sa grandeur et de sa gloire; elle ne respire pas non plus les brises des montagnes, comme les chants celtiques d'avant la révolution, car la vie nationale a quitté ces asiles sauvages de l'indépendance, pour descendre dans les plaines et dans les villes, et pour s'y développer au souffle de la civilisation.

Elle ne consiste qu'en de premiers et faibles essais de la Muse, qui veut reprendre son essor; et cet essor se brise-t-il encore contre la distraction de la société, qui, occupée de sa propre reconstitution, a peu de loisir pour l'encourager d'une attention soutenue.

Ces fleurs du nouveau printemps, qui commencent à émailler le Parnasse, sont loin d'avoir leur antique splendeur; elles sont incultes, comme les fleurs du désert, et c'est à peu près comme elles qu'elles étalent loin des yeux leurs couleurs encore pâles. Mais leur végétation débile est toujours un gage que leur germe n'a pas péri, et que l'Hippocrène n'a pas perdu sa vertu. L'un des premiers chantres qui se soient réveillés aux rayons naissants de la liberté, est SALOMOS de Zante. Son génie en fait une des plus grandes gloires de la Grèce, mais, malheureusement, le dialecte dont il a revêtu et souvent étouffé sa brillante pensée, a nui à la popularité qu'il mérite à beaucoup de titres. Les îles ioniennes n'ont pas été dans les mêmes conditions que les autres parties de la Grèce, où la religion, le divers degré de civilisation, et la haine des races, élevaient une barrière infranchissable entre les conquérans et le peuple conquis, et où les Grecs conservant, même sous le joug, leur supériorité sur leurs oppresseurs, ont souvent imposé à ceux-ci leurs mœurs, leurs usages, et jusqu'à leur langue. Dans les îles, ce sont au contraire les Grecs qui ont subi l'influence de la civilisation supérieure des Vénitiens, et leur dialecte s'en est grandement ressenti. L'italien fut adopté comme langue officielle dans les bureaux et dans les cours de justice; il fut parlé par la haute société, et il déteignit sur le dialecte de la population des villes, qu'il entâcha aussi d'une

foule de mots étrangers. Beaucoup d'hommes courageux ont essayé d'opposer au torrent l'autorité de leur talent; mais les ouvrages si distingués des Bulgaris et des Théotokis ont honoré leur patrie, sans lui désapprendre sa langue abâtardie. Quelquesuns des Lords Hauts-Commissaires qui y représentent la protection anglaise, ont compris combien il était noble en même temps qu'utile de relever l'hellénisme dans ces terres classiques d'Ulysse et des Phœaques, et d'y préparer, à l'ombre du drapeau britannique, cette partie du peuple grec pour le rôle important qu'ils comprenaient que la providence lui réserve. L. Gilfort, dont la mémoire est restée à jamais bénie dans les îles, y a été le régénérateur de la langue et de l'instruction hellénique. Son université fut remplacée par un système plus humble mais plus large d'instruction secondaire, depuis que celle d'Athènes a rendu sa conservation moins urgente. Mais pendant le temps qu'elle a fleuri par le zèle et les sacrifices de ce grand philhellène, elle a rendu les services les plus signalés à la Grèce entière, non moins qu'à l'état ionien. Un grand nombre des fonctionnaires les plus distingués du nouveau royaume y ont puisé des connaissances solides. Après lui L. Seyton y a opéré une révolution salutaire. Il a banni l'italien des tribunaux et des offices, et y a rétabli la langue hellénique. Aussi des auteurs d'un grand mérite pour le fond de leurs pensées, y écrivent-ils aujourd'hui le grec avec la plus grande pureté et avec la plus rare élégance.

Mais M. SALOMOS n'est pas de cette école. Il est à regretter profondément que, soit système, soit impuissance, il ait insisté à écrire dans un langage qui n'est pas celui de la majorité de sa nation, une espèce de patois cor-

rompu, propre à peine à un coin de la Grèce, et qui, souillé de tournures et de diction italiennes, est souvent inintelligible hors des îles, et repoussé même par ceux des septinsulaires qui savent écrire la langue commune et nationale. L'exemple de Pindare ou de Théocrite ne peut lui servir d'excuse; ces grands poètes employaient des dialectes cultivés, qui avaient un caractère propre et original, et qui étaient familiers aux deux plus grandes divisions du peuple grec. La prosodie même de SALOMOS est calquée sur la versification italienne. Ce qui est plus regrettable encore, c'est que son grand talent ait sanctionné jusqu'à ses défauts auprès de ceux de ses concitoyens qui trouvaient plus difficile d'imiter ses beautés, et croyant s'élever à sa hauteur s'ils copiaient servilement son style, mettaient à l'abri de son exemple leur ignorance des premières règles de la langue et de la prosodie. SALOMOS eût brillé comme le plus beau joyau de la couronne poétique de la Grèce. Mais l'opinion des meilleurs juges l'a condamné de ce que, au lieu de réunir ses efforts à ceux qui veulent cultiver et perfectionner la grammaire et la versification nationales, il a montré si peu de respect pour l'une et pour l'autre. Aussi, découragé de l'accueil que reçurent ses premiers essais, se retira-t-il bientôt de la carrière poétique, ou plutôt n'écrivit il plus que pour lui-même. C'est une perte sensible pour le Parnasse; car, si les instruments pour formuler ses inspirations lui ont fait défaut, il est doué des plus grandes qualités du poète, la vivacité de l'imagination, l'élevation de la pensée, la tendresse du sentiment. Si l'on dégage sa pensée du style brumeux qui la ternit, on le voit briller du plus grand éclat poétique. Voici quelques fragments de sa fameuse

ode à la liberté, qui a suffi, et à juste titre, pour établir sa réputation.

Ode à la liberté.

« Je te reconnais au tranchant terrible de ton sabre; je te reconnais à ton regard, qui traverse la terre avec la rapidité de l'éclair. Sortie des ossements sacrés des Hellènes, et forte comme autrefois, salut, ô liberté, salut! »

« Tous les pays te saluèrent avec des cris de joie; toutes les bouches t'exprimèrent l'enthousiasme des cœurs. Les îles Ioniennes élevèrent leur voix jusqu'aux nues, et frappèrent des mains en signe d'allégresse. . . La terre de Washington tressaillit aussi à ton apparition, et se ressouvint des fers qu'elle avait portés elle-même. Le lion espagnol secoue sa crinière sur sa tour mauresque, et t'adresse un rugissement de salut. Le léopard anglais se tourne contre les extrémités boréales de la Russie, et mugit en courroux. Son regard étincelant fait bondir la mer Egée. Du haut des nues t'aperçoit aussi l'aigle qui nourrit sa griffe et son aile du cœur de l'Italie. . . Mais insensible aux clameurs, tu ne te détournes point de ta route, tu ne daignes pas y répondre, semblable au rocher qui laisse l'onde impure souiller ses pieds d'une écume impuissante, et affronte l'orage, la pluie et la grêle qui frappe sa cime éternelle. »

Et plus loin :

« Tous ceux que le glaive ottoman a injustement massacrés, s'élancent en masse de la terre! Ce sont des ombres innombrables de vierges, de vieillards, de jeunes gens, et d'enfants à la mamelle. La faux du moissonneur ne couche pas plus de gerbes sur les champs qu'elle

dépouille. La compagnie funèbre fourmille toute nue et noire comme le voile qui couvre un cercueil. A la lueur incertaine d'une étoile elle marche vers la forteresse assiégée, et s'avance au milieu d'un silence mortel. Telle une forêt épaisse, éclairée par les pâles rayons de la lune, lorsque le vent mugit à travers ses branches dénudées, secoue ses mille ombres tremblantes sur la campagne. Elle cherche des yeux les lieux où le sang s'est figé, et danse dans les marres sanglantes en poussant des mugissements rauques. Sa rage s'exalte au milieu de ces danses; elle s'approche des Grecs et touche leurs seins de ses mains glacées. Ce toucher leur pénètre au cœur, en bannit toute pitié, et les endurecit. »

Toute cette ode est remplie de traits, qui ne manquent, pour être inimitables, que d'une langue plus digne de leur sublime beauté. Nous faisons suivre une petite idylle toute naïve du même poète, pour faire voir qu'il n'a pas moins de grâce et de sensibilité que d'élévation et de force.

Avgoula.

« Où est Avgoula? Le soir approche, les ténèbres vont s'étendre sur la terre. — Il va vers le haut cyprès, il la cherche à la fontaine, elle n'y est point. Il regarde en l'air, il regarde le chemin et appelle: Avgoula, mon Avgoula! Ce nom sort de son sein avec des soupirs, et une autre voix répète « Avgoula. » Il croit que c'est elle, il accourt, il cherche, comme la colombe qui a perdu sa compagne. Il la voit enfin qui s'avance. « Mon Avgoula! quelle frayeur tu as causée à ton ami! » Il dit, et court à elle; mais elle ne répond pas; elle repose sur un coussin rouge, dans le lit étroit de la mort; elle porte la couronne des morts dans ses cheveux, mais elle est tou-

jours belle. L'ange qui a pris son âme, doit avoir déposé un baiser sur ses lèvres, car sa bouche sourit encore, et l'on ne peut croire qu'elle aille être mise en terre. « Non, elle n'est pas morte ! Voyez ses couleurs. Elle dort, elle dort d'un profond sommeil. » Il lui prend la main, il lui pose la couronne sur la tête et la lui reprend. « Ma mère, Avgoula dort, je te le dis en toute vérité. Oh ! ne pleure pas, ma mère, car je pleure aussi. Voilà sa couronne. Oh ! ne te détourne pas, ne ferme pas les yeux ! Je la laisse sur tes genoux. Si Avgoula tarde à se réveiller, tu mettras cette couronne sur ma propre tête. »

Mais SALOMOS n'est pas le seul poète qui ait presque manqué à sa patrie par son insouciance à cultiver sa langue maternelle. Le Parnasse grec compte encore d'autres glorieux déserteurs. Foscolo, le chantre sublime des *Sépulcres*, est natif de Corfou. Dédaignant la langue de ses pères, qu'il croyait imparfaite parcequ'il ne la connaissait qu'imparfaitement, il cultiva la Muse italique, et oublieux des malheurs de son propre pays, il consacra ses pleurs à ceux de Venise. Son *Jacomo Ortis*, cette belle contrepartie de *Werther*, qui fait les délices de l'Italie, eût fait la gloire de la Grèce. Il a su plaire et intéresser même après le chef-d'œuvre de Goethe, qui lui a servi de modèle.

Un autre beau talent que l'Italie a soustrait à la Grèce, est celui de M^{me} Angélique Bartoloméo, née PALLI. Originnaire de l'Épire, elle s'établit en Italie avec sa famille, et *siy maria*. Devenue familière avec la belle langue du Tasse, elle développa à un point remarquable ce talent qui semble exclusivement réservé à l'Italie, de faire jaillir spontanément la pensée avec tout l'éclat de la poésie, et tout le brillant appareil du rythme. Ses improvi-

sations ont été admirées par toute l'Italie. Elle se distingua tout autant dans la poésie moins éphémère, où la réflexion et l'étude viennent en aide à l'inspiration et l'épurent, et elle a écrit des poèmes et des romans, qui lui donnent un rang parmi les illustrations contemporaines de la littérature italienne. Malheureusement elle a eu si peu occasion de cultiver sa propre langue, qu'elle ne s'est jamais hasardée à en faire usage dans ses compositions, excepté pour quelques petites pièces de circonstance ; tandis qu'elle n'a pas hésité à écrire une tragédie, intitulée *Euphrosyne*, en vers français, dans laquelle on est étonné de voir que, sans connaître à fond les bases de la versification française, elle ait souvent composé des scènes parfaitement imitées des classiques, de la lecture desquels on comprend qu'elle avait saturé son esprit.

CALVO est, comme SALOMOS, des îles ioniennes ; mais loin de se contenter comme lui du jargon de son île, il fait pour l'épurer, dans ses poésies lyriques, des efforts qui ne sont pas toujours couronnés de succès ; car il perd trop souvent de vue que le grec moderne n'est qu'une altération du grec ancien, dont il a gardé le cachet intact, et vers lequel il aspire sans cesse ; que par conséquent la seule manière de l'épurer, c'est de le rapprocher le plus possible des formes classiques. CALVO a déclaré la guerre à la rime : il croyait avec raison, que cette entrave que ne connaissait point le génie des anciens, et qui est aussi étrangère aux chants populaires, n'était point indispensable à la poésie grecque. Pour s'en affranchir, il se servit d'un rythme arbitrairement choisi, sans se trop rappeler que l'harmonie a ses lois obligées dans la nature, et que dans son domaine on ne peut rien inventer

qui ne soit dicté par elles. Il publia quelques odes à la tournure vigoureuse, au mouvement dithyrambique, aux pensées brillantes et neuves. Mais fatigué bientôt de sa double lutte contre la langue de ses îles qu'il trouvait de la difficulté à manier, et contre le rythme gênant et ingrat qu'il s'était créé, il se retira trop tôt de la carrière poétique, qu'il eût pu parcourir à sa propre gloire et à celle de la Grèce. Voici un échantillon de sa poésie.

« La Vision. »

» Mon esprit se trouble; la terre penche sous mes pieds; il me paraît que je cours sans le vouloir dans une forêt suspendue à un pan de montagne.

» Le sort m'entraîne. Quelle nuit affreuse et quelle terreur dans l'endroit où je me précipite! Est-ce une caverne, est-ce la gueule de l'Enfer?

» Les vents sont ici déchainés; des torrents impétueux coulent des flancs déchirés des nuages d'hiver.

» Des voix confuses et indistinctes s'élèvent comme des soupirs de milliers d'hommes qui se noient au loin dans la mer.

» Je vois dans le fond une étincelle; elle s'approche et grandit; elle forme déjà un cercle immense; elle s'étend en une mer de flammes.

» J'y vois passer des débris de naufrage. Un grand cadavre y flotte; c'est celui d'une Reine.

» Oh Grèce! . . . Voilà, il y passe des milliers d'enfants au maillot, et chacun porte un poignard dans le cœur;

» Il y passe des jeunes filles, des mères qui brillaient autrefois comme des étoiles, et que le glaive a moissonnées.

» Les restes de leurs couronnes sont éfeuillées; leurs

seins blancs sont découverts, et souillés du contact des lèvres de féroces barbares.

» Voici aussi des troupes de combattants, des marins illustres, de braves soldats, un peuple doux et civilisé.

» C'est en vain qu'ils ont tiré leur épée aiguisée, c'est en vain qu'ils ont cueilli des lauriers. Le vent a passé et a emporté toutes leurs espérances.

» Gigantesque et terrible, comme un aigle immense, la discorde se balance sur ses ailes tendues.

» C'est moi, s'écrie-t-elle, qui ai effacé un peuple de la terre, qui ai changé la terre en désert. Je l'ai fait, et j'en jouis maintenant.

» Ainsi parle la furie, et elle verse du sang de deux coupes. Les cieux, la terre, les mers et les îles en sont teints en rouge! . . .

» La vision s'est évanouie comme un rêve. L'air pur descend de nouveau sur moi; il effleure mes lèvres et rafraîchit mon âme.

» O Grèce! ô ma patrie, ô mère de mes espérances les plus douces! Je te revois; tu vis encore et tu portes les armes! Je respire!

» Apprends que comme la bravoure sauve le combattant, de même la concorde sauve les peuples.

ZAMPÉLI est encore un de ces exemples et une de ces victimes de la teinte italienne que le régime vénitien a donnée aux îles ioniennes, et que le sentiment national est depuis quelque temps en train d'effacer. Instruit, doué d'imagination, poète dans l'âme, Zampéli a écrit plusieurs tragédies au vers blancs, qui ne manquent pas de

mérite. Il s'y trouve, et souvent même, des mots heureux, des sentiments élevés, de belles tirades. Mais il leur manque l'originalité, qui est le cachet du génie. S'il s'était plus occupé de châtier sa langue, et s'il avait laissé son talent se développer dans la force de son individualité, Zampeli eut pu marcher à la tête des poètes dramatiques de la Grèce moderne. Mais il a trop servilement subi l'influence du Parnasse italien, et l'imitation a refoulé en lui ce qu'il y avait de sève. Les sujets de ses pièces sont tirés de l'histoire nationale. Elles ont pour titres : Timoléon, Riga, Constantin Paléologue, Skenderbey, Bozzari, Caraisco, etc. Il est inutile d'en donner l'analyse : elles sont à peu près toutes coulées dans le moule d'Alfieri. Mêmes défauts d'exposition et d'arrangement ; mais souvent aussi mêmes beautés, moins celles du style, et plus pâles, comme des beautés copiées.

Les îles Ioniennes ont produit plusieurs autres poètes, qui ont plus ou moins marché sur les traces de ceux que nous venons de nommer, et qui partagent avec eux les imperfections que le génie lui-même pourrait à peine racheter. Comme ils ne présentent pas de type à part, nous passerons sur eux, pour nous arrêter plus particulièrement sur ceux qu'a produits le nouveau royaume de Grèce, et qui reflètent surtout le mouvement intellectuel de la nation depuis le changement de ses destinées. Nous ne pouvons éviter de faire mention de leurs travaux ; mais on doit aisément comprendre ce que nous impose de réserve la nécessité de parler d'auteurs qui vivent au milieu de nous, et envers lesquels des considérations tenant à notre position vis à vis d'eux, nous mettront souvent dans la nécessité, tantôt d'adoucir la critique, tantôt de modérer ou

même de supprimer l'éloge. Pour éviter cet écueil, nous bornerons la plus part du temps à de simples analyses accompagnées de quelques extraits, sur lesquels le lecteur voudra bien former son jugement.

A la tête des poètes qu'a produits la Grèce régénérée, brillent les deux frères Sourzos. Issus d'une des principales familles de Constantinople, ils firent leurs premières études au collège de Chio, et les complétèrent dans des universités de France et d'Italie. Leur patrie se trouvait alors engagée dans sa lutte suprême ; leur frère aîné y était déjà mort les armes à la main ; ils y accoururent partager le sort de leurs concitoyens.

Panaghioti, le plus jeune, y occupa différents postes importants ; il fut préfet et conseiller d'état. Doué d'une grande sensibilité et d'une imagination brillante et féconde, il doit aussi à l'étude approfondie des vers si purs et si limpides de Lamartine, et de la mélodie chantante de Métastase, le charme d'une versification harmonieuse et coulante. Il a écrit des odes, des drames et des romans ; mais quelle que soit la forme que revête sa muse, sa poésie et même sa prose est toujours essentiellement lyrique. Dans ses poèmes, qui contiennent souvent de grandes beautés, il étudie et châtie son style en artiste. Pour rendre sa langue digne d'exprimer de nobles pensées, il a recherché le purisme, et plusieurs de ses compositions peuvent être citées comme de brillants modèles sous ce rapport. Malheureusement, abondant en dernier lieu dans son propre sens, il a dépassé la mesure, et s'est créé une langue qui, sans plus être le grec moderne, n'est pas encore et ne sera jamais le grec littéral. Mais cette exagération de son système, ce travers de son juge-

ment littéraire, n'a que faiblement influencé sa carrière poétique, car il avait déjà presque dit adieu à la muse, avant d'avoir adopté ce style impossible. Il a donné un égal soin à la construction de son vers, et il y a dans ses œuvres de beaux passages qui ont exercé l'influence la plus salutaire sur la versification de la Grèce moderne. Concis et nerveux dans son style, brillant d'images, souvent original, toujours enthousiaste et courant après le sublime, qu'il outrepassé quelquefois, il ne lui manquait pour accomplir sa destinée de poète, que de la poursuivre sérieusement. L'art est jaloux, et la poésie surtout. L'esprit de Dieu veut du dévouement; quiconque l'abandonne est abandonné de lui. P. Soutzo donnait une rivale à sa Muse. C'était la froide politique, dont les calculs glaçaient l'inspiration, et à laquelle il voulait souvent forcer la poésie de servir d'instrument. Elle s'y refusait, et l'instrument se brisait dans ses mains en brillants éclats. La plupart de ses ouvrages, et surtout ses drames, sont comme un amas de matériaux précieux, entassés pour servir à la construction d'un bel édifice, mais que l'architecte, préoccupé d'autres soins, aurait négligé d'assembler et de coordonner.

Le plus ancien et le meilleur de ses poèmes est son *Voyageur*, un drame lyrique, auquel Manfred a servi de modèle. Un Grec de Constantinople, chassé par les noires furies que L. Byron a évoquées sur la terre, la mélancolie misanthrope et le remords indéfini, va sur le Mont-Athos pour expier ses crimes. Il est vrai que ces crimes, au su du lecteur au moins, consistent tout simplement en ce que, ayant entendu le clairon de l'indépendance sonner dans l'Attique et dans le Péloponnèse, il

a abandonné sa fiancée pour aller se battre pour sa patrie. Cette abnégation patriotique eût tout autant pu être jugée comme une vertu que comme un crime; mais c'est égal; il fallait absolument que crime y fût; on n'est pas intéressant à moins dans un certain genre de littérature. Le *Voyageur* pleure donc ses forfaits imaginaires, ainsi que son amante, qu'il suppose morte, et s'adresse au ciel et à la terre, aux cimes élevées et au vaste océan, et chante ses douleurs sur toutes les notes de la lyre de Lamartine, lorsque son amante, qui n'est pas morte, reparaît inopinément au couvent du Mont-Athos; ce qui, disons-le par parenthèse, pêche contre la règle austère des anachorètes de la montagne sacrée, qui n'y admet pas même la femelle d'un animal, pas même une poule, à plus forte raison l'héroïne d'un drame romantique. Elle y vient cependant, et se déguise en fantôme pour se montrer aux yeux de son amant, qui, revenu de la frayeur qu'elle lui a inspirée tout d'abord, se prend à lui faire la cour sans la reconnaître. Ce nouveau crime comble la mesure de ses iniquités. Son amante meurt en le maudissant, et il se tue à son tour.

On voit que l'invention n'a rien de bien neuf, que le plan n'est pas combiné avec beaucoup d'art. Il y règne beaucoup de faux sentimentalisme, et les positions sont forcées et exagérées. Mais si le tissu est informe, la trame en est brillante; et l'on y trouve tant de beaux vers, tant de mélodieuses tirades, que l'on ne s'enquiert presque pas si elles sont dites à propos, et que l'on est tenté d'oublier l'ensemble pour les détails.

Voici la première apparition du *Voyageur*.

Deux moines sont à s'entretenir de lui, lorsqu'il paraît

tout d'un coup assis sur un rocher, et débute en ces termes :

« *Le Voyageur.*

» Vois-tu cette rivière qui roule une onde trouble ?
 Vois-tu ce roseau qui tremble et qui se penche ? Le roseau, c'est moi ; la rivière, c'est ma vie ; et les sables de ce désert aride sont mon avenir. Ta vie, ô voyageur, coule noire et trouble, et les montagnes et les nuages sont tes seuls compagnons. Tes amis t'ont abandonné dans les déserts ; les lèvres de ta fidèle amie se sont fermées à la mort. Tout a changé, la nature, les hommes, le temps ; mais le créateur n'a pas changé ; lui seul est inaltérable. Le monde t'a tendu des pièges trompeurs ; mais lui reste toujours ton père et ton protecteur. Que dans son sanctuaire, au milieu des arômes, ta vie s'épure comme la fumée de l'encens. Semblable à toi, le phénix, oiseau mélodieux, pressent sa mort, et se choisit dans le désert un endroit qu'aucun pied n'a foulé, pour se préparer un bûcher dans des forêts sèches et odoriférantes. »

« *Païsios (un moine).*

» Sois le bienvenu, moine ! Je vois tes yeux ternis de larmes, comme un soleil d'hiver plongé dans les nuages. »

« *Le Voyageur.*

» Je suis comme les ombres noires des nuages, qui courent chassées par le souffle des vents.

« *Païsios.*

» Ton manteau de bure, ô anachorète, cache-t-il des passions mondaines, cache-t-il des remords cuisants ? Je possède une ample provision de remèdes de l'âme.

Dis-moi, as-tu creusé la tombe de ton prochain ? Le ver du péché te ronge-t-il le cœur ?

« *Le Voyageur.*

» Ce long chapelet aux cent grains suffit-il pour compter mes péchés ?

« *Païsios.*

» Que mon âme l'avait pressenti ! Mon regard de vieillard voit loin. Le bâton d'expérience de ma froide vieillesse. . . .

« *Le Voyageur.*

» Prends-le en main, vieillard aux sourcils neigeux, et porte ailleurs tes remèdes et tes conseils.

Païsios.

» Pardonne à ma hardiesse. Pense que depuis trois jours nous sommes ensemble, mais ma main n'a pas osé toucher tes plaies. Ton sombre regard lance des rayons qui scintillent. Le sang qui coule dans tes veines n'est pas du sang ordinaire. Ou je me trompe, ou tu n'as pas été fait pour être moine. Ce sont tes passions que tu es venu renfermer dans le temple. Qui es-tu ? quel est ton père ? quel Dieu adores-tu ?

« *Le Voyageur.*

» Qui je suis, quel est mon père, pourquoi t'en enquérir ? Le passé s'est évanoui ; ne le rappelle point. Je me suis trouvé un passager dans l'auberge du monde. Les hommes couvrent le chemin de la vie.

« *Païsios.*

» Ton visage a vieilli, et cependant tu es jeune.

« *Le Voyageur.*

» Sont-ce les années seules, ô mon père, qui vieillissent les hommes ? La douleur aussi plie les genoux et

ébrèche les dents. (Après une pause). Avant de tendre la nappe au banquet de la vie, j'ai pris une coupe à la main. Mais le destin me l'offrit empoisonnée. Je l'approchai de mes lèvres, et je meurs dans les douleurs.

« Les années fleuries de mon printemps sont passées ; les flocons de la vieillesse sont tombés sur ma tête. Les espérances, les erreurs, les désirs de la jeunesse m'ont abandonné, mes passions se sont tuées, mon corps s'est courbé, mais mon cœur montre encore dans ses feuilles brûlées les traces de l'amour, de même que le papier dévoré par les flammes conserve toujours les caractères qu'une main étrangère y a imprimés. »

C'est sur ce ton que continue tout ce dialogue, et toute cette pièce. Elle n'est qu'une suite de variations du même thème, un centon de beaux fragments d'odes. Tous les personnages parlent un langage très-beau et très-poétique, mais qui manque d'à propos et de caractère.

Un autre ouvrage dramatique de P. Soutzo, qui mérite d'être particulièrement cité, est son *Messie*, ayant pour sujet la passion de notre Seigneur. On comprend les difficultés immenses d'un pareil sujet. Le poète avait à faire, non plus à la muse facile, qui se laisse souvent prendre aux fleurs dont on la pare, mais à des puissances sévères, à l'esprit qui a terrassé Jacob, aux mystères de la divinité. A cette tâche une vie entière de méditations et de dévouement ne saurait suffir. Pour avoir une chance de la remplir, il faudrait consumer son cœur de l'amour de Dieu, s'abimer dans sa contemplation, il faudrait se faire martyr et prophète, après David et après Klopstock. L'œuvre de Soutzo a des beautés in-

contestables; mais que sont-elles devant celles de l'œuvre de Dieu, devant la grandeur de l'évangile, qu'il ne fait souvent que transcrire? L'eût-il fait jusqu'au bout dans l'ensemble et dans les détails, il eût produit un drame inimitable. Ses vers, tout mélodieux qu'ils sont, font regretter la prose sublime du livre sacré.

Ce drame a cela de commun avec celui que nous venons d'analyser, que tout en ayant de magnifiques tirades, il pèche essentiellement par sa construction et par son économie. La scène s'ouvre sur Hérode et Pilate, se communiquant leurs inquiétudes sur les idées nouvelles qui commencent à se répandre en Judée. Survient J. C. qui harangue le peuple de fragments tirés de l'Évangile. La scène est ensuite occupée par Livius, fils d'Hérode, qui raconte à Aurelie, fille de Pilate, ses voyages par toute l'Europe, et particulièrement à Rome et en Grèce, et adresse de longues apostrophes à ce dernier pays. Ce dialogue est interrompu par les Hébreux qui sortent du temple en chantant les louanges de Dieu.

Au commencement du second acte, Annas et Caïphe offrent les trente deniers à Judas, qui, après quelques courtes hésitations, finit par les accepter, et Caïphe avoue à Annas, que tout en haïssant la domination romaine, il veut aussi la perte de Jésus Christ, qui amène le peuple contre les puissants et les riches. La scène est ensuite occupée par J. C. et ses disciples, auxquels le maître divin dévoile qu'il sera livré par Judas. Là dessus il se retire à l'écart, et prie sur la montagne des oliviers, montrant peut-être un peu plus de répugnance pour la torture et la mort qu'il ne nous serait permis de lui en attribuer; sur quoi arrive Judas, qui le livre au grand Pontife. Ici la ciel

s'ouvre, on voit le créateur attristé assis sur son trône, dont partent des éclairs, des cris et des tonnerres. Un arc-en-ciel entoure le trône. Un chœur d'anges chante les louanges de Dieu. Le troisième acte est le jugement de J. C. Satan, assis au milieu des démons, exhale sa fureur contre le Créateur. Le tribunal des pontifes s'assemble, et les démons l'entourent sous une forme invisible. Caïphe prend la parole, et débute par l'éloge de leur ordre; au moment où il entame l'accusation, J. C. est amené, et condescend à se défendre devant ses juges avec bien plus de paroles qu'il ne le fait d'après les évangélistes. Cependant, comme on le sait, l'insistance inique du tribunal l'emporte sur les hésitations de Pilate, et J. C. est condamné, tandis que Barabas est absous. Cette scène, d'un intérêt si hautement dramatique en elle-même, se borne à quelques harangues de J. C., empruntées à d'autres parties de l'évangile. Livius accourt pour reprocher aux Hébreux d'en agir envers J. C. comme les Athéniens avaient traité Socrate, et de condamner celui qui enseigne l'immortalité de l'âme. Son discours ne convertit que Judas, qui en quatre vers décide d'aller se pendre. Le quatrième acte est celui de la passion même. On voit le Golgotha. Aurélie raconte à Livius un rêve où J. C. lui était apparu dans toute sa gloire. Elle parle encore, lorsque le ciel s'obscurcit, la terre tremble et se fend, on entend J. C. gémir sur la croix, crier et pardonner, et Aurélie est saisie d'une sainte fureur. Survient Judas, qui, après avoir exhalé son repentir, sort pour aller au gibet. Les anges et les démons chantent ensuite autour de la croix. Les apôtres racontent les circonstances de la passion, et l'on voit enfin le peuple qui porte J. C. au tom-

beau. Le cinquième acte nous représente Pilate en proie au remords et au délire, lorsqu'on vient lui annoncer que notre seigneur a ressuscité. Pilate s'enfuit hors de lui-même; il est remplacé par Aurélie, qui communique à Livius, son amant, le parti qu'elle a pris de se retirer au désert, et de vivre au service du seigneur, et le persuade de l'aider dans l'accomplissement de sa pieuse décision, en la fuyant lui-même. La dernière scène est occupée par les apôtres, qui causent de J. C. et de sa résurrection, lorsqu'il leur apparaît lui-même, les bénit, les envoie instruire la terre, et s'élève aux cieux au milieu des hymnes des anges.

On le voit, dans cette pièce aussi point de plan, excepté le plan général et sublime qui appartient à l'évangile. Hors de là nulle situation ménagée, nul développement de caractère. On ne peut lui contester des mérites, mais ils sont dans les détails, ils ne sont pas dans l'ensemble de l'œuvre poétique. La versification y est presque toujours irréprochable et mélodieuse. Quelques harangues, car de dialogue il ne peut être question dans les drames de ce poète, et les chœurs des anges et des démons, ont de sublimes beautés lyriques, dont cependant une partie revient de droit à David. Il est peut-être aussi à regretter qu'une trop grande recherche du style chargé d'images donne dans ce drame une teinte trop matérialiste aux pures conceptions chrétiennes.

Voici en quels termes Livius plaide en faveur de J. Christ déjà condamné :

« La crainte, l'espérance, le mensonge et l'intérêt, une foule d'autres passions plus ignobles, ont introné sur la terre des dieux monstrueux ou ridicules. L'inepte Indou adore

des étoiles et des soleils (?); le peuple romain, le ci-devant peuple-Roi, l'ennemi des Rois, divinise aujourd'hui les Césars; l'Égypte se prosterne aujourd'hui devant l'Apis et le Crocodile, et la Grèce devant Jupiter et Bacchus. Jésus vient briser les temples des faux-dieux, et faire cesser leur règne. »

« Vous poursuivez Jésus, comme l'hérésiarque d'un dogme basé sur l'immortalité! Songez que la contemplation immense d'un avenir infini, la vaste conception de l'éternité, plus puissante que les lois écrites des hommes, épouvente et retient les malfaiteurs. Quand Rome se courbe devant César, comment l'âme de Caton reste-t-elle seule debout? C'est que Platon l'a déclarée immortelle, et que sur la foi de sa parole, le grand romain meurt en se déchirant le flanc. O vous, vrais Romains! fils des victimes immolées sur le grand autel de Rome! Jésus prêche à vous, et à tous les peuples asservis, une doctrine consolatrice. »

Voici comment par un anachronisme historique il décrit la décadence de Rome :

« *Aurélius.* »

« Les richesses et les grandeurs de Rome ne t'ont-elles pas étonné? Ton regard doit s'y être attaché plein d'admiration. »

« *Livius.* »

« Comme les Pyramides de Memphis, Rome attire l'admiration de dehors; dans son intérieur elle n'est, comme elles, qu'un tombeau, renfermant des ossements et des cendres, et élevé avec des sueurs et des larmes. Des affranchis occupent les sièges d'un sénat servile et prévaricateur. La vue du cirque ensanglanté, des lions qui se disputent des

lambeaux humains, plait à un peuple lâche, qui avait été grand par le passé, de même que l'intempérance de la jeunesse flatte les vieillards impudiques. Tout noble élan y a disparu; la vertu y est morte, ainsi que l'amour de la patrie. Où êtes vous, ô couples des demi-dieux, les deux Caton et les deux Brutus? Le sombre Tibère a par ses proscriptions plongé Rome dans le silence des tombeaux. Je suis sorti d'une nuit sombre lorsque j'entendis le cri généreux de la liberté, et que je rencontrai le Christ parlant aux assemblées publiques, et consolant les peuples qui gémissaient dans les fers. »

Il est inutile que nous analysions les trois autres drames du même poète, intitulés *Vlachavas*, *Caraiskakis* et *L'Inconnu*. Ils portent absolument le même cachet que les deux premiers, et ne contiennent que des fleurs lyriques brodées sur d'informes cannevas de tragédies, des scènes impossibles, sans intrigue et sans dénouement, des dialogues improbables, des personnages sans jeu de passions et sans caractère. Ce ne sont pour la plupart que des couplets mis bout à bout, et très-souvent même des couplets traduits d'opéras italiens. Le farouche Sélim roucoule comme un Roméo, son amante échange avec sa suivante des strophes pindariques; Palladius, le prince grec du Phanar, est un tyran de mélodrame, offrant à sa jeune femme le poison ou le poignard. Mais tous ces lieux communs maladroitement compilés, et souvent empruntés à des œuvres de nulle valeur littéraire, sont exprimés en des vers qui, pour la mélodie et la grâce, l'emportent sur ce que la littérature de la Grèce moderne a encore produit de plus parfait.

On comprend que le drame n'est qu'un effort pour le

poète, et une aberration de son talent. Son véritable élément est la poésie lyrique. Il a publié plusieurs odes, et toutes celles qui ne sont pas des pièces des circonstances, et pour lesquelles sa muse ne sacrifiait pas à des puissances mondaines, tiennent un haut rang dans notre littérature. Son style est figuré, ses images sont grandes, et s'il aime à faire des emprunts aux littératures étrangères, ce sont toujours les plus grandes beautés qu'il plante d'une manière habile sur le sol national.

Nous donnons comme échantillon de sa poésie lyrique une ode que nous avons osé traduire en vers, pour reproduire autant que possible le mouvement de ses strophes.

« Ode sur la mort de l'amiral Miaoulis :

Non, il n'est pas tombé, lorsqu'armé de la foudre,
Il chassait devant lui cent vaisseaux orgueilleux ;
Et les débris fumants de la frégate en poudre
N'ont point enséveli ses restes glorieux.

Cependant il fut grand à son heure dernière.
Lorsqu'il eût reconnu la barque des enfers,
Il la vit sans trembler, de cette mine altière,
Dont il fixait jadis les forts mouvants des mers.

Notre Roi, déposant l'éclat de la couronne,
Vint embellir l'horreur de ses derniers instants.
Le héros tend la main, digne soutien du trône,
Et lui dit : Protégez la Grèce et mes enfants !

Patras de ce grand jour conserve la mémoire,
Lorsque seul, combattant les flottes de Tahir,
Ils vit sous les boulets et sous la flamme noire
L'horizon s'embraser et le ciel s'obscurcir.

Debout sur le tillac de sa barque intrépide,
D'une main il réglait son sillage incertain ;
De l'autre aidant le brave, exhortant le timide,
Il opposait un nombre un courage d'airain.

Il n'est plus ! couronné de laurier et de palme,
Son front de ses hauts faits garde le souvenir.
Ennemi ! ce beau front est immobile et calme ;
Pour la première fois viens le voir sans pâlir.

De notre liberté le grand pilier succombe.
Veuve, l'antique gloire, au milieu des débris,
Pour chacun de ses fils voit s'ouvrir une tombe,
Que l'étranger altier contemple avec mépris.

Des faits de tes aïeux conserve la mémoire,
Jeune race, étrangère à leurs guerriers exploits ;
Et si leurs monuments tombent en poudre, crois
A l'immortalité du livre de l'histoire.

Rouges de notre sang, couverts de nos lauriers,
Périront-ils ces champs et ces riches campagnes ?
Ces cimes, ces vallons, ces géantes montagnes,
Ce sont les monuments de nos fastes guerriers.

L'astre brillant des cieux, dans sa course éternelle,
Éclairera ces temps toujours grands, toujours beaux,
Et prêtera toujours une splendeur nouvelle
Aux rayons immortels qui couvrent le héros.

Il est là ; près de lui Thémistocle repose.
On dit qu'on voit errer leurs ombres dans la nuit
Sur la grève, où le flot que la mer y dépose
Raconte leurs exploits à chaque flot qui fuit.

Ci-git le fils des mers. Qu'on grave sur ces pierres
Cent vaisseaux ennemis à sa poupe liés,
Déposant devant lui leurs superbes bannières,
Et l'Asie éplorée, et l'Afrique à ses pieds.

L'histoire a réservé sa plus brillante page
A votre grande gloire Iscos (1) et Miaoulis.
La mort vous réunit sur cette aride plage,
Et l'immortalité vous a de même unis.

Après de longs efforts la nature épuisée,
Les ayant enfantés, rentra dans le repos.
Sa force créatrice entre eux s'est partagée,
Et leur patrie en vain cherchera leurs égaux.

La comète ainsi qu'eux de splendeur s'entourne ;
De ses traces de feu elle allume les cieux ;
Superbe elle apparaît disparaît aux yeux,
Et la terre long temps s'en souvient et s'étonne.

En 1828 P. Soutzo publia à Paris une collection de poésies (Odes d'un jeune Grec) en français, qu'un descendant de Racine ne désavouerait pas. Harmonieuse, comme

(1) Caraiscaki.

celle de ce grand poète, fleurie comme celle de Lamartine, sa poésie exhale en même temps un parfum oriental, qui lui donne un type tout particulier, et qui a attiré sur ses odes l'attention et les éloges de tous les journaux de France au moment où elles ont paru.

Ce poète s'essaya aussi dans une autre branche de littérature : il écrivit *Léandre*, un petit roman en lettres, qui n'est, à tout prendre, aussi qu'une collection de fragments lyriques en prose. Il manque tout autant de plan et d'intrigue que ses drames. C'est un jeune homme, qui, aimant une femme mariée, suit loin d'elle; lorsqu'il revient, il la retrouve mourante de désespoir; elle meurt et il se suicide. Dans ce rien du tout, où l'auteur prétend imiter, et où il lui arrive souvent de parodier Werther dans un langage exagéré et prétentieux, il y a cependant souvent de belles idées, exprimées avec beaucoup de chaleur et de poésie.

(La suite prochainement.)

A:

Chronique politique du Spectateur.

— 0000 —

DES accents consolateurs de paix ont dernièrement retenti dans l'air. Les états allemands, les petits aussi bien que les grands, veulent, dit-on, reprendre sérieusement leur rôle de médiateurs, et l'on prétend que de part et d'autre les parties belligérantes n'ont pas de répugnance à prêter l'oreille à des propositions acceptables.

Nous ne nous hâtons pas d'ouvrir notre cœur à l'espérance. Nous concevons bien que beaucoup de monde, que tout le monde même, ait envie de voir finir la série

de calamités d'une guerre qui est venue prendre et arrêter l'Europe au milieu de ses plus grands progrès et de sa plus haute prospérité; nous comprenons même que les préliminaires des nouvelles négociations s'il y en a, puissent avancer, comme la première fois, sans encombre et à la satisfaction universelle. Mais, comme la première fois aussi, arrivées au bord de l'abîme qui sépare les deux adversaires, les négociations devront s'arrêter; car cet abîme est infranchissable, à moins que pour découvrir le sentier qui le traverse, on n'ait le courage d'en sonder toute la profondeur. Voilà ce qui fait que nous hésitons à croire à une paix trop prochaine encore.

Cependant ce courage il faudra bien qu'on finisse par l'avoir. Après avoir long-temps et vainement cherché à tourner le gouffre, après avoir compris que des myriades de victimes ne sauraient le combler, et que les denrées ne sont que des poats insuffisants pour en joindre les bords, il faudra bien, pour trouver l'issue véritable, une issue qui ne soit pas un nouveau détour du labyrinthe, descendre au fond même de la question, aussi noir et aussi terrible qu'il paraisse de loin. C'est là que se tient la paix, comme dans le puits de la comédie, et c'est là que se cachent aussi nos propres espérances. S'il y avait pour nous quelque consolation dans cette guerre formidable, qui pouvait emporter la Grèce comme un atome dans son tourbillon, elle était justement dans la conviction que la question qui l'a provoquée, une fois soulevée, on ne pourrait plus avoir la paix, la paix durable et définitive, sans approfondir sérieusement cette question.

En effet, le moment viendra, s'il n'est pas encore venu, où, de guerre lasse, on s'arrêtera pour se demander quel est l'objet que l'on poursuit en se la faisant. On ne dira pas que cet objet est la victoire; car dans ces siècles-ci on recherche la victoire parcequ'on se bat, on ne se bat pas, comme aux temps des héros homériques, pour la rechercher. La Russie est devenue trop puissante; se bat-on parcequ'on croit utile d'en réduire la force? Mais où en serait la société politique, si toutes les fois qu'un de ses membres, en suivant les lois du progrès, et dans le légitime développement de ses facultés, arrivait à un haut

dégré de prospérité et de puissance, on devait se coaliser pour l'en dépouiller? Cette doctrine subversive ferait de l'Europe, ferait de la terre entière un champ clos de déchirements, et d'éternel antagonisme entre le droit public et le droit naturel; après la Russie, viendrait le tour de la France, de l'Angleterre, de l'Amérique du Nord, d'être punies de leur grandeur et de leur prépondérance; et même à ce titre ce n'est peut être pas la Russie qui eût dû passer condamnation la première. D'un autre côté une guerre commencée à ces enseignes, laisserait peu d'espoir d'un arrangement amiable. Un grand état ne souscrit à sa honte et à sa déchéance qu'à la dernière extrémité, et après avoir épuisé tout le calice des humiliations. Ce n'est pas là ce que les puissances ont voulu, et ce n'est pas le principe qui elles professent. Elles se battent contre la Russie, non parcequ'elle est grande et forte; elles ont la légitime prétention de ne pas l'être moins qu'elle. Mais à côté de cette grandeur et de cette force, qui est le fruit de son développement social, et des avantages que les traités européens lui ont reconnus, elles craignent de la voir prendre un dangereux accroissement en dehors des traités, par une conquête soudaine, aux dépens de sa faible voisine. La Russie se défend de nourrir des projets pareils; mais elles semblent préférer la garantie des faits à celle de sa parole, et c'est pourquoi elles se battent. Ce qu'elles cherchent, c'est de mettre la Russie dans l'impossibilité de transgresser cette parole, si elle en avait envie, c'est de la rendre assez faible pour que la Turquie n'ait plus à la redouter. Mais les événements qui se sont passés depuis plus d'un an et demi, ont montré ce qu'il faudrait d'efforts et de temps pour arriver à un pareil résultat, si tant est qu'on puisse avoir l'espoir d'y jamais arriver. Prendre un fort, prendre même plusieurs forts, détruire la flotte de Sévastopole, et toute la puissance navale des Russes dans la mer Noire, n'est pas encore ce qu'il faut. Après tous ces désastres, il resterait toujours à la Russie assez de force et de vie, pour que la Turquie ait encore à trembler devant elle. Telle est l'énorme disproportion des forces de ces deux états. Le danger qu'on a voulu écarter en prenant les armes, continuera donc d'exister même après

que ces armes auront obtenu les succès les plus éclatants, et ne cessera qu'avec l'existence même de la Russie. Comme il n'est pas probable qu'on veuille pousser la guerre aussi loin, il faudra qu'on cherche à en sortir par une autre issue, et en suivant en sens inverse la voie qui, à peu près, a conduit à une impasse.

Au lieu de s'efforcer de détruire la puissance de la Russie, et de la rendre égale à celle de la Turquie, on voudra peut-être établir un certain équilibre, en relevant celle de cette dernière. Pourvu que la question entre dans cette phase, c'est tout ce que nous voulons; nous le voulons pour le bien du monde, car elle renferme le germe de la paix, et nous le voulons pour nous-mêmes, car elle est grosse de notre avenir. On aura beau s'épuiser en efforts pour renforcer la Turquie ottomane, on espérera vainement la rendre capable de jamais opposer une résistance sérieuse à la Russie.

La chétive pécora

s'enfla si bien qu'elle crêva.

On se convaincra alors, si l'on n'en est déjà convaincu, que seul l'élément chrétien de l'Orient peut y constituer un état capable de se développer et de grandir assez, pour pouvoir un jour se maintenir par son propre poids, et servir les intérêts de l'équilibre et de la paix du monde.

Reconstituer l'Orient par l'élément chrétien, pour lui donner une nouvelle vie, et le mettre à l'abri de l'ambition entreprenante de qui que ce soit, serait une solution possible, et qui, sans être le commencement d'une nouvelle complication, pourrait mettre tout le monde plus ou moins d'accord. Et cependant, elle trouve d'énergiques contradicteurs. Confier l'Orient à ses habitants chrétiens, c'est, a-t-on dit, le livrer justement aux Russes à qui on le veut enlever. Cette étrange et malheureuse prévention tend de plus en plus à s'acréditer. L'organe le plus éminent de la presse européenne, *la Revue des deux Mondes* ne nous accuse-t-elle pas (*Chron. de la Quinz. 1 Dec.*) de « complicité clandestine avec la Russie, sur la quelle il faut avoir l'œil sans cesse, pour qu'elle ne devienne pas une complicité directe et avouée? » Quant à la *Presse*, elle pu-

blie une correspondance (du 29 oct. dans son N° du 26 nov.) qui dit tout simplement et tout crûment, sans ménagement de langage, que « les Grecs sont tous Russes. » Et veut-on savoir pourquoi! « C'est parcequ'ils désirent la réunion en un seul et même état de tout ce qui est grec, et plus encore, parcequ'ils ont la folie de vouloir régner à Byzance à la place des Turcs, en dominant les Bulgares, les Serbes, les Valaques. Or la domination des Grecs ramènerait l'Orient à dix siècles en arrière, si l'Europe n'y mettait bon ordre. » On avouera que le raisonnement n'est pas des plus concluants. Si les Grecs convoitent ce qu'on est convenu de considérer comme l'objet même de la convoitise des Russes, est-ce du dévouement mutuel, n'est-ce pas plutôt des sentiments de rivalité que cela devrait faire naître en eux?

Non, disent d'autres, ce n'est pas l'identité d'intérêts politiques, c'est celle du culte qui fait que « les Grecs sont tous Russes. » Mais les Américains sont-ils dévoués à l'Angleterre, l'Italie sert-elle les vues de l'Autriche parceque ces pays sont unis par le dogme? Et ceux qui croient que le dogme grec a seul cette vertu, de fortement resserrer les liens des peuples, ne voient-ils pas, comme *l'Espérance*, un des journaux d'Athènes les plus habilement rédigés, l'observait dernièrement, qu'ils reconnaissent à ce dogme une vertu toute divine, un avantage immense sur tous les dogmes et sur toutes les religions de la terre? et l'histoire n'est-elle par là aussi pour nous enseigner que c'est justement entre des coréligionnaires que les prétentions à la prépondérance religieuse font surgir des conflits?

Mais le correspondant de la Presse, qui veut que l'Europe maintienne la domination turque, pour empêcher que celle des Grecs ne ramène l'Orient à dix siècles en arrière, où a-t-il trouvé que les Grecs prétendent dominer les Bulgares, les Serbes, les Valaques? Ce qu'ils prétendent, ce qu'ils désirent, ce qui leur suffit entièrement, c'est d'acquiescer leur propre indépendance. Ils ne demandent rien au-delà. Mais ce que l'Europe au contraire doit désirer et prétendre, c'est que les Grecs, les Bulgares, les Serbes et les Valaques, que tous ces peuples que rattachent des liens du même rite religieux, des mêmes souffrances

dans le passé, des mêmes espérances dans l'avenir, s'unissent, non sous la domination les uns des autres, mais sur un pied de parfaite égalité, pour former un royaume qui puisse être de quelque poids dans la balance de l'équilibre européen. Si l'Europe reconnaît ce qu'elle a d'intérêt à opérer cette fusion, elle trouvera que c'est une tâche beaucoup plus facile qu'elle ne le pense peut-être, que c'est une œuvre à moitié faite.

Mais c'est le point de départ même de tout notre raisonnement que conteste la Revue des deux Mondes. Elle semble nous reprocher notre opinion sur la faiblesse de la Turquie, et notre ferme conviction que les Turcs, abandonnés à eux-mêmes, seront toujours battus par les Russes, et trouve que nous prenions fort mal notre temps pour exprimer cette conviction, au moment même où les Turcs étaient victorieux à Kars, et où Omer-Pacha battait les Russes au passage de l'Ingour. Mais, étrange coïncidence! c'est au moment même où, à notre tour, nous lisons la chronique de la Revue des deux Mondes, que la nouvelle de la chute de Kars nous arrivait de tous les points. Du reste l'échec que les Russes ont subi devant les murs de cette ville, vient à l'appui de nos assertions plutôt qu'il ne les refute; car nous avons toujours soutenu que ce ne sont que les armes des chrétiens qui peuvent quelque chose pour la défense de ces pays; et l'on sait bien qui a dirigé et qui a soutenu la défense de Kars, et comment les Turcs y ont contribué de leur côté. Ils ont laissé la ville sans vivres, et tous les détachements composés de Turcs qui furent envoyés pour la ravitailler, furent toujours battus, mis en fuite ou pris par les Russes. Cependant nous connaissons trop bien la courtoisie proverbiale des Français, pour nous étonner qu'ils essaient de défendre l'honneur militaire d'un allié, qui dans toutes les grandes occasions les a laissés prodiguer leur sang pour lui, sans se montrer même aux derniers rangs, tandis que c'était à lui à marcher le premier au feu.

Le conseil que la Revue des deux Mondes nous donne, d'essayer de purger avant tout le pays du brigandage, est celui que tous les organes de la presse hellénique ne ces-

sent de répéter sur tous les tons. La récrudescence de ce mal, malheureusement endémique, à cause de la configuration des limites du royaume, vient de l'application, aussi mauvaise qu'intempestive, d'une mesure bonne en elle-même, la dissolution de l'armée irrégulière. Il faut que le gouvernement grec cherche à parer aux résultats funestes de cet acte inconsidéré, et nous espérons qu'il y réussira. C'est là, nous le croyons aussi, une de ses principales tâches, et en général il n'a d'autre devoir que celui de bien administrer le pays, et de le tenir loin du tourbillon qui agite l'Europe; le peuple grec de son côté doit contribuer de tout son pouvoir au maintien de l'ordre, et ne doit s'occuper que du progrès de sa prospérité, et de son développement intellectuel. Telle doit être, et telle est en effet aujourd'hui toute sa politique. Nous espérons bien que ce n'est pas celle que la Revue des deux Mondes qualifierait de *triste*. Les vœux, les désirs, les aspirations de ce peuple, sont au fond de son cœur. Nous nous sommes donné la tâche de les exprimer, parce que nous tenons à ce qu'ils soient portés devant le tribunal de l'Europe. Mais le peuple Grec sent très-bien que dans les circonstances actuelles, ce n'est pas par lui-même qu'il atteindra à leur accomplissement, excepté en tant qu'il aura acquis l'estime de ses protecteurs par ses progrès et par sa prudence; il sait qu'il a tout à attendre de la force des choses, et de ceux qui, soit par la guerre, soit par la paix, décideront en dernier ressort des destinées de l'Europe; et il attend avec confiance, car il ne doute point que son propre intérêt ne se trouve impliqué dans le leur.